

**Louis-Nicolas Ganteille**

**PERDUS  
POUR  
LA RANCE**

Collection

~Hikikomoris en sortie~



**La Mêsonetta**

**PERDUS POUR LA RANCE**

**de**

**Louis-Nicolas GANTEILLE**

**Collection ~ Hikikomoris en sortie~**

**Les Éditions de La Mêsonetta**

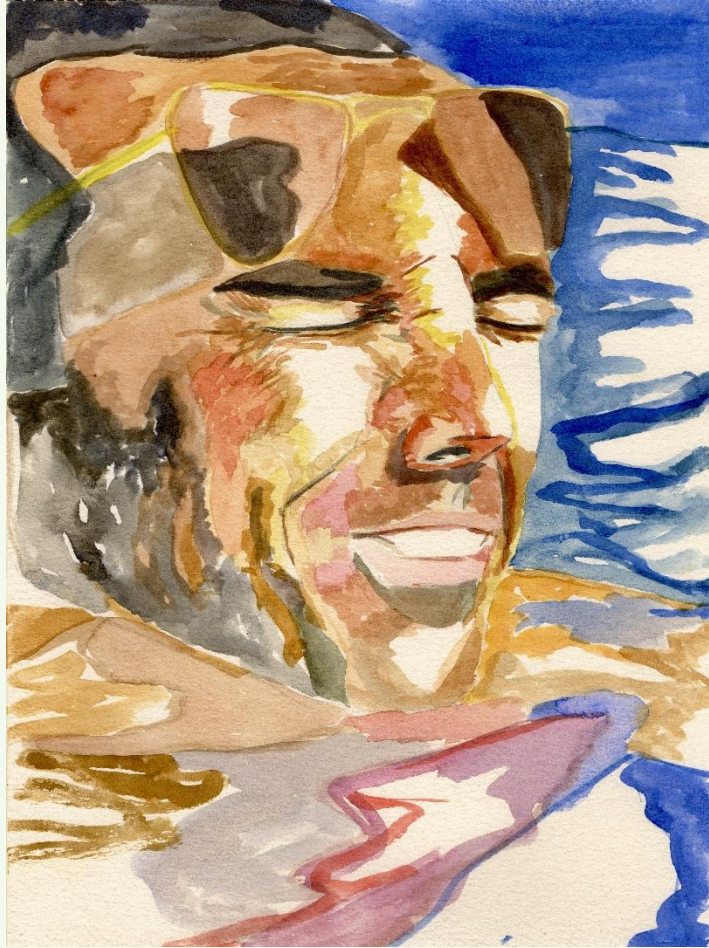
**Nouvelles du XXI<sup>e</sup> siècle**

ISBN Epub 978-2-491625-52-8

ISBN POD 978-2-491625-63-4

---

**Tous droits réservés aux Éditions de La Mêsonetta ©®**



**Illustration, Barbara**

## I : Dadais

Il fallait que j'aie le voir, la curiosité était trop forte.

Dadais était un homme grand, légèrement gras, et très musculeux. Il avait des cheveux blonds qui frisottaient, et des yeux bleus, qui étaient à peu près sa seule qualité. Sa voix était tonitruante, et il parlait très fort, surtout quand il n'avait rien d'intéressant à dire. Nous nous étions perdus de vue voilà une dizaine d'années, parce qu'il était tellement con que cela en devenait exaspérant pour ma logique et mes oreilles, bien qu'il fût un bon camarade.

Je l'appelle Dadais, parce que tout en lui était grand, notamment sa bêtise. Il prenait beaucoup de place, pour rien, comme si son corps avait voulu compenser son insignifiance mentale par une taille légèrement au-dessus de la normale.

Dadais s'était toujours cru supérieur à moi, par un aveuglement qui m'étonne encore aujourd'hui, quand j'y repense. La seule chose sur laquelle il m'accordait un bon point, c'étaient mes abdominaux proéminents, car il respectait l'apparence physique. J'avais beau lui répéter que j'étais contraint par mes problèmes de dos à des exercices qui avaient cette avantageuse conséquence, il ne se lassait pas de vanter la forme parfaite de mon ventre. Il est vrai que de son côté, cela faisait maintenant presque quinze ans qu'il s'efforçait de perdre ses petits bourrelets, en s'y prenant bien évidemment comme un pied. Cependant, comme il était trop obtus pour prendre ses responsabilités, il ne savait plus qui accuser de cette injustice criarde.

Pour Dadais, d'ailleurs, tout était injuste. Moi, le demi-travailleur assisté, dépressif sur les bords, qui avait l'immense faiblesse de ne pas tenir l'alcool, ce n'était pas normal que je possède de si beaux abdominaux. Quelque chose ne fonctionnait pas dans l'harmonie de son monde. J'avais beau lui répéter que cela ne me donnait pas plus de succès avec les filles ni dans la vie, notamment parce qu'il y a peu de situations sociales où l'on se trouve de prime abord torse nu, mais il ne voulait pas se départir de sa jalousie. Pour moi, c'était très drôle. Il passait des journées entières à se massacrer le dos en faisant des exercices de musculation à l'arrachée, sans aucun résultat, car il entretenait sa masse grasseuse par un apport fourni en nourriture lourde. Je ne me souviens pas avoir jamais vu chez lui un légume autrement que surgelé, et à dose homéopathique.

Quand il se départissait de sa morgue, Dadais avait un côté attachant, même s'il ne fallait pas trop pousser d'un point de vue intellectuel. Il n'hésitait pas à demander quand il ne comprenait pas, ce qui permettait de constater l'étendue de son ignorance, mais il n'écoutait pas attentivement les réponses. Il se cultivait comme il se musclait : à l'arrachée. Vite et mal. Ce qui fait qu'il posait souvent les mêmes questions.

Dadais avait une fascination pour la culture populaire du moment, il était d'ailleurs incollable. Toutes ses connaissances provenaient de films ou de séries, voire de mangas si on abordait le sujet de la lecture. Il passait tellement de temps devant sa télévision, à regarder des vidéos à la demande, que cela rejaillissait sur sa vie. Ainsi, par exemple, lorsqu'il se promenait dans une forêt, il cherchait les elfes et les dragons ; ou plus crûment : lorsqu'il faisait l'amour, il tentait de reproduire les prouesses érotiques des acteurs de films pornographiques.

Bref, c'était un homme qui, au quotidien, ne cherchait ni la lumière, ni la vérité, mais surtout la caméra, tant il était habitué à vivre à la troisième personne.

De toutes mes relations passées, c'est la seule qui m'a donné l'impression d'une vraie originalité superficielle. Je n'ai jamais connu quelqu'un qui se creusait autant la tête pour ne ressembler à personne, tout en étant, par sa démarche même, d'une banalité confondante. Il avait des vêtements inconfortables que personne n'aurait portés, même un jour de carnaval ; il se disait protestant parce qu'il fallait bien avoir une religion, l'athéisme étant la norme, et qu'il regardait plus de séries américaines que de séries françaises ; il mangeait des plats exotiques qui se ressemblaient tous ; il conduisait une voiture asiatique tape-à-l'œil fabriquée en série, vieille de dix ans donc bien ringarde ; il fumait de manière provoquante, en écumant le net à la recherche d'une étude traitant des bienfaits de la cigarette.

Bref, vous l'aurez compris, c'était un sacré loustic. Malgré, ou peut-être à cause de ses défauts, il avait quelque chose d'intéressant. Je crois que ce qui me fascinait en lui, c'était qu'il ne doutait pas. Il était incapable de réaliser qu'il était complètement ridicule ; pour lui, il était à l'avant-garde de la civilisation.

Il faut avoir, une fois dans sa vie, côtoyé de près quelqu'un amputé de sa capacité de remise en question pour ressentir pleinement la satisfaction morale d'un tel état d'esprit : c'est magnifique. La connerie à l'état pur, cristalline, celle qui vous interroge sur votre vision des choses tant elle se présente à vous dans sa simplicité confondante : « J'ai raison. Tout le temps, sur tout. C'est comme ça. Ma morale est supérieure, parce que je suis. Et dans ma magnanimité, je daigne m'intéresser à ta vision des choses, comme un scientifique se pencherait sur le fossile d'une espèce éteinte, car inadaptée ».

Bien entendu, je jouais à l'idiot pour qu'il se dévoile, même si je n'en pensais pas moins, et cela m'amenait à recevoir des confidences truculentes pour mon esprit facétieux.

Dans la vie, il y a deux sortes de perdants : ceux qui renoncent pleinement, presque en connaissance de cause, embrassant avec volupté la médiocrité, et ceux qui ont compris qu'il

fallait se bouger pour s'en sortir, mais sont trop fainéants pour agir réellement. Dadais faisait partie de cette deuxième catégorie.

Un jour, je m'en souviens parfaitement, il se ramène avec un carton de livres, récupérés je ne sais où. Je me dis qu'il a eu une attention à mon égard, parce qu'il n'est pas ce que je qualifierais de « lecteur ». Mais j'avais tort.

Enthousiaste, je farfouille dans le carton, et je tombe sur de la littérature ardue pour un inculte : Zola, Victor Hugo, Flaubert... pour quelqu'un qui est fâché avec l'orthographe, et qui ne lit que les posts des illettrés qu'il suit sur les réseaux sociaux, on est presque dans de l'ancien français. J'en sélectionne quelques-uns pour moi (des livres à cinquante centimes chez le bouquiniste), et je le remercie. Que n'avais-je fais, quel malentendu ne faisais-je pas naître ? Heureusement, il était trop bête pour se sentir insulté, il me demanda simplement de reposer les livres dans le carton : c'était pour sa culture personnelle.

Il est inutile que je précise n'avoir plus jamais vu trace, ni entendu parler de ces livres, la seule bibliothèque que Dadais avait étant remplie de mangas et de jeux vidéo. Peut-être les a-t-il littéralement « dévorés ».

La quête de Dadais reposait donc sur un équilibre fragile : il voulait être original, mais sans trop se fatiguer.

Comme tous les idiots, il était plus instinctif que nous, les gens intelligents ; aussi avait-il saisi quelques concepts-clés pour voguer vers son auto-culte de sa « personnalité » ( ontologiquement inexistante, étant donné qu'elle était seulement un agrégat de postures qu'il avait piochées çà et là dans des personnages de culture populaire ). Dadais voulait ressembler à l'homme parfait : instruit, musclé, et avec de l'esprit.

Je ne vous cache pas qu'il partait de très loin.

J'ai côtoyé cette curieuse bestiole un peu plus de cinq ans, et je n'ai remarqué aucun changement. Il avait toujours les mêmes objectifs, qu'il n'atteignait jamais, et il recommençait invariablement. Si j'osais une comparaison qui lui serait accessible, je dirais qu'il rejouait indéfiniment le niveau un d'un même jeu vidéo, sans se lasser. Et sans s'en rendre compte.

À bien y réfléchir, c'est le genre de personne qui vous fait comprendre l'utilité de la mort. Si sa vie n'avait pas de fin, il aurait bouclé pour l'éternité, sans évoluer. Imaginez une poule essayant de traverser un grillage, et qui, voyant que la tête passe, se dit que le reste passera aussi, sans jamais se remettre en question. Quelle utilité ? Nous sommes d'accord que le sens de la vie réside dans l'évolution, spirituelle pour ceux qui croient à l'au-delà, matérialiste pour ceux qui n'y croient pas. Même ces jouisseurs d'hédonistes prônent une forme de plaisir raffiné, qui se travaille, pas une vulgaire orgie démoniaque. Partant de là, que faire des perdants, de ceux qui renoncent, consciemment ou non, à évoluer, à s'investir dans la quête millénaire de l'humanité vers plus de compréhension, d'harmonie, d'espérance et d'amour ? À quoi servent-ils, à part à freiner la marche bienveillante de ceux qui ont trois sous de jugeote et d'énergie ?

C'était l'énigme que je m'efforçais de résoudre en côtoyant Dadais.

Sa conversation était amusante, mais dans la longueur, si l'alcool ne venait pas mettre son grain de sel, on s'ennuyait vite. Il me fallut trouver une manière plus utile de le côtoyer. Dadais voulait maigrir, je voulais améliorer mon service au tennis, je lui proposais donc de me servir de partenaire d'entraînement. Il était ravi.

Faire du sport avec lui m'a bien vite fait comprendre qu'il vivait physiquement dans une boucle rétroactive très curieuse. Il faut absolument que je vous en parle, mais cela nécessite quelques précisions.

De base, Dadais était constipé. Pour une raison que je n'ai jamais sue, il lui était difficile d'aller aux toilettes, et cela le préoccupait beaucoup, à la limite de l'obsession. Souvent, je l'ai entendu dire, alors qu'il terminait un repas copieux « avec ça, je vais chier aisément demain », comme si la nourriture lui servait inconsciemment de laxatif.

Cet homme aurait été un cas très intéressant pour la psychanalyse.

Donc, il vivait dans cet équilibre précaire, qui nous concerne tous : il mangeait, et il déféquait, en accordant une grande importance à cette dernière activité. Malheureusement, à trop engloutir de la nourriture pour faciliter l'évacuation de ses fèces, il prenait du poids, et ses séances de musculation ne suffisaient pas à lui faire garder la ligne. Sa vie se résumait donc tristement à ces deux extrêmes : soit maigrir et être constipé, soit grossir et avoir le côlon vide.

C'est là que j'interviens.

En lui proposant d'être mon partenaire d'entraînement, je crée chez lui une boucle de rétroaction : il fait du sport donc il peut beaucoup manger donc il peut chier aisément donc il est plus détendu donc il chie encore plus aisément. Cela avait l'air fonctionnel sur le papier, mais bien entendu, nous avons affaire à un spécimen qui déjoue les pronostics de la logique.

Dès les premières balles que nous échangeons, je sens une forme de déconcentration. Je dois avouer que l'avoir vu entrer sur le terrain avec des boots usées, un jean et un épais blouson alors qu'il fait vingt-sept degrés ne m'avait pas engagé à la confiance. L'homme était venu sans affaires de sport, et justifiait son choix par de solides arguments, à savoir que : les baskets, c'est moche ( « ouille » dit le genou ), les shorts ça laisse voir les jambes et les siennes sont trop poilues à son goût ( c'est un homme ), et quand on transpire, on maigrit. Il gardait donc son blouson pour économiser le prix du sauna. Exercice, élégance et SPA en même temps, j'étais tombé sur un champion.

Bien évidemment, il ne me renvoya pas beaucoup de balles ce jour-là. Comme il ne faisait jamais d'exercice avec ses jambes, étant plutôt concentré sur la musculation du torse, il n'avait pas de fesses, et malgré sa ceinture, son jean passait son temps à glisser. Il était engoncé dans ses vêtements, gêné, et cela se voyait.

Sa raquette coûtait quatre-vingt-dix euros ; on la lui avait donnée. C'est moi qui avais fourni les balles, il ne devait d'ailleurs jamais en acheter. Environ dix minutes après avoir commencé,

excédé par son incapacité à renvoyer les balles, il frappa de frustration plusieurs fois sa raquette contre le sol en hurlant, et se jeta sur le grillage ; on aurait dit un animal. Je dus user de toute ma diplomatie pour calmer le gars qui gérait les terrains, et qui n'avait pas apprécié le débordement d'humeur de mon partenaire de jeu.

Le tennis ne lui convenant pas, je lui ai proposé d'essayer la course à pied, moins de risques d'échec. Il refusa. Je lui proposais la natation. Il refusa. J'avais le vélo en tête, mais il était radin, et cela aurait sous-entendu d'en acheter un ; j'étais donc à court d'idées, quand le destin lui fit don d'un VTT.

C'est d'ailleurs étonnant, tout lui tombait tout cru dans la bouche.

Nous allons donc faire un tour de VTT. Il s'engage sur la piste cyclable qui borde la forêt ( c'est sympa ) et la route ( moins sympa ). J'essaye de le pousser à aller sur les chemins de terre, il s'exécute en grommelant ; je comprends dès la première montée qu'il n'a pas saisi le principe du VTT. Lors de cette sortie, je l'ai perdu. À un moment ( la troisième ou quatrième montée ), il est retourné sur la piste cyclable, sans rien me dire.

En me souvenant de tout cela, je réalise que nous n'étions pas sur la même longueur d'onde : moi, je voulais me perfectionner, à la fois physiquement et techniquement, par l'exercice, et lui voulait surtout chier aisément.

Bien entendu, tout le monde trouve chaussure à son pied, et il ne tarda pas à vouloir dégoter une femelle. Le marché étant pauvre, il en dénicha une dans la grande ville du coin, à une heure de voiture de chez lui. Problème : elle avait un enfant, et Dadais détestait les enfants.

Là où n'importe qui aurait, en toute logique, basculé sur quelqu'un d'autre, Dadais s'obstina ; je le soupçonnais à l'époque de n'avoir pas beaucoup d'opportunités. Il se mit donc en couple avec cette fille et son enfant.

La candeur féminine est parfois touchante, surtout avec les petits bouts de choux. Elles sont persuadées que personne n'y résiste ! Cependant, Dadais était obtus, il faisait le minimum syndical pour pouvoir coucher avec sa copine, et rêvait secrètement qu'elle abandonne son enfant. Ce qu'à son grand désarroi elle ne fit pas.

À ce propos, je me souviens d'un réveillon du Nouvel An avec lui qui m'avait interpellé. Comme tous les invités restaient dormir, et qu'il y avait juste assez de couchages, sa copine et lui avaient décidé que l'enfant dormirait dans la douche, sur un petit matelas.

Dans la douche.

Je ne suis pas spécialement l'ami des enfants, mais je considère quand même que ce sont des êtres vivants, et que par définitive ils ont droit à une certaine attention. Une sordide douche de maison de lotissement, avec les toilettes à deux pas, quand même... La salle de bain était de surcroît étroite et sinistre, je n'y aurais pas fait dormir un chat de gouttière.



Avec deux de ses amis, nous jouions au volley sur la plage, parfois. Je les connaissais un peu, nous nous retrouvions quand il fallait faire des activités qui nécessitaient d'être plus de deux.

Il était très mauvais joueur, et ses amis aussi, ce qui était souvent ennuyeux pour moi, mais une sorte de sentiment du devoir me poussait à motiver cette bande de bras cassés à se remuer le gras.

Je crois que j'avais avec Dadais, et par extension ses deux amis, cette sorte d'illusion que peuvent avoir certaines femmes à l'égard des mauvais garçons, qui leur fait croire qu'avec leur amour, elles peuvent les ramener dans le droit chemin.

Me concernant, c'était un peu différent. Le hasard m'avait fait tomber sur un panaché de cons, et je me sentais la responsabilité de corriger leurs nombreuses tares ; de guérir l'humanité de leur présence, si vous voulez. Bien sûr, comme ils étaient cons, mes efforts ne servirent à rien, mais j'étais jeune et naïf, à l'époque, je pensais que la bêtise était curable. Que c'est beau l'ignorance ! Cela m'a valu bien des déconvenues. Les cons sont comme des ballons percés, on a beau leur insuffler des belles valeurs, comme le sport, la culture ou le goût de l'effort, ils ne gonflent jamais, mais par contre, en retour, ils vous gonflent bien, vous. De leur connerie.

Nous étions donc sur cette plage, quatre zigotos à jouer au volley sur un grand terrain, ce qui faisait un peu pitié. Mes coéquipiers étaient médiocres, je m'amusais comme je pouvais. Tout à coup, une bande d'adolescents débarque, avec la morgue de leur âge. Cinq superbes éphèbes, je m'amuse à regarder Dadais qui s'extasie intérieurement devant leurs abdominaux, c'est très rigolo. Ils sont jeunes, c'est facile d'être bien fichu à seize ans ; on se retrouve dans vingt ans pour voir qui les a gardés !

Soudain, je réalise que Dadais n'a même pas la consolation d'en avoir eu un jour, des abdominaux. Il était gros, adolescent. Et maintenant, il est juste gras. Cela me fait de la peine pour lui ( je suis humain ).

La bande des cinq nous propose de partager le terrain ; j'accepte avec enthousiasme, et remarque que Dadais et ses amis sont un peu taciturnes : c'est une chose d'être nul, une autre de le montrer. Moi, je suis ravi : enfin du défi.

Au départ, nous faisons équipes mixtes. Le jeu est fluide, intéressant, je prends beaucoup de plaisir, même si je sens Dadais et ses amis très crispés. L'un d'eux passe d'ailleurs son temps à appeler les ados « mon grand » alors qu'il a à peine dix ans de plus qu'eux, cela m'interpelle.

Les ados ayant l'esprit de groupe, ce que je redoutais arrive : ils proposent que nous changions les équipes, eux contre nous. Dans ma tête, le schéma ressemblait plus à : moi avec les trois cons contre eux. J'acquiesce quand même, en anticipant la catastrophe, pour leur faire plaisir.

Forcément, la partie bascule : malgré mes efforts, nous nous faisons humilier. Dadais est mis en insécurité par les adolescents, je constate qu'il n'a pas compris que leur différence d'âge impliquait une forme de distance culturelle. Ses références sont éculées, ses blagues ne font pas mouche, bref, il est ringard, et presque lourd. Les adolescents se moquent de lui. J'ai l'impression qu'il revit ses années collège en direct.

La chose qui m'étonne le plus, c'est qu'il ne fait pas de passes, à personne. La balle arrive sur lui, il la renvoie, ils la renvoient, on se prend un point. Je lui demande de faire un effort et de jouer collectif, ce à quoi il me répond « je n'y arrive pas », puis il m'envoie balader.

Je vous assure, pour avoir lu la détresse dans ses yeux, qu'il n'y arrivait vraiment pas. C'était au-dessus de ses forces.

À ce moment précis, j'ai commencé à douter de la pérennité de notre relation.

Suite à ce match de volley, je ne l'ai plus revu ; c'était trop difficile. Quand il m'appelait, je lui raccrochais au nez, je ne répondais même plus à ses messages ; pour le paraphraser, « je n'y arrivais pas ». C'était trop dur, il était trop con, ça avait été la goutte d'eau.

J'ai appris par ouï-dire qu'il considérait que je n'avais plus envie de le côtoyer car il ne faisait pas de passes au volley. Un peu plus de cinq ans de relation foutus en l'air pour une raison aussi minime, il était décidément complètement con.

Pour l'anecdote, je coupais également les ponts avec ses deux amis taciturnes, qui considérèrent mon geste de cette façon : je ne voulais plus les voir, car ils conservaient de leur côté un rapport avec Dadais ( qui m'exaspérait par sa propension à ne pas vouloir faire de passes au volley ), et je ne le tolérais pas.

On était décidément au bout du bout de la connerie. Dans la tête de ce trio infernal de crétins galonnés, j'étais donc le gars capricieux qui faisait la tête à cause d'une histoire de passes au volley. Personne ne releva le fait que Dadais était tout simplement malsain de nullité. J'appris ce jour-là une règle de vie : face aux cons, en plus d'avoir systématiquement tort, on passe toujours pour quelqu'un d'intolérant.

Cette relation m'inspira sur les rapports de pouvoir qui peuvent s'instaurer dans les strates inférieures de la société. En général, un être insignifiant, avec un peu plus de charisme que les autres, sortait du lot, et entraînait à sa suite quelques médiocres apeurés ( disons deux ), comme une maman canard. S'ensuivait très vite une situation stationnaire de « je te tiens, tu me tiens par la barbichette », où ces trois imbéciles traînaient ensemble, tout en se raillant mutuellement par derrière, à tour de rôle. Ainsi, trop concentrés à contempler la nullité de leurs amis, ils ne voyaient pas la leur.

Leur système de défense fonctionnait parfaitement, car ils étaient incapables de se rendre compte de leur médiocrité confondante. Ils ricanaient les uns des autres, bêtement ( peut-on d'ailleurs ricaner autrement ? ), puis repartaient en quête d'une nouvelle idiotie à accomplir.

Dans cette histoire, j'étais la pièce rapportée qui s'imbriquait mal, et qui leur rappelait leur petitesse. Mon départ ne les a pas chagrinés, je les dérangeais. Pour eux, je ne suis pas parti

car ils étaient tous les trois trop cons, non. Je suis parti fondamentalement, indubitablement, indéniablement parce que Dadais ne faisait pas de passes au volley.

Si j'avais croisé l'image qu'ils avaient de moi dans la rue, je lui aurais mis un poing dans la figure. Quel connard intolérant !

Ma vie sans Dadais fut fade, au début. Je revoyais le monde tel qu'il était, sans le prisme de ce monstre, et un certain ennui s'empara de moi. Puis je l'oubliai, et rencontrais des gens de qualité.

Aujourd'hui, me voici devant sa porte d'entrée. Elle n'a pas changé. Je me souviens que lorsqu'il a emménagé dans cette maison, il avait perdu ses clés, double compris, et était trop radin pour appeler le serrurier ; cette porte était donc restée l'équivalent d'un mur pendant deux ans. On entrait chez lui par une baie vitrée dont il laissait toujours le store baissé, même lorsqu'il faisait beau temps, pour ne pas avoir de contre-jour sur son écran.

Sa voiture originale qui pisse l'huile est garée devant chez lui, je sais qu'il est là. Elle a bien vieilli, elle aussi. Les objets de série s'usent avec le temps, ils deviennent tous originaux, quelque part. Peut-être en est-il de même pour les humains.

Le jardin de Dadais est une catastrophe. Il y a des hautes herbes, on dirait un champ à l'abandon. Sa maison commence à vieillir, elle était neuve et à la mode il y a quinze ans, maintenant elle fait juste ringarde. Je me dis que cela lui va bien.

Il a remplacé son grillage par une tentative de haie, qu'il n'entretient pas. Je n'ai jamais compris cela, chez les gens : ils s'échinent à vouloir du neuf, du récent, du joli, que ce soit pour leur parquet, leur lavabo, leur jardin, leur voiture ou leur téléphone, et ensuite, ils n'entretiennent rien, et ça tombe en décrépitude. Dadais a mis des copeaux de bois et planté des arbustes exotiques. La moitié sont morts, et l'autre moitié est envahie par les mauvaises herbes. J'observe au loin un début de bananier étouffé par du lierre. Il ne manque que le palmier pour se croire à Tahiti. Le grillage, c'était certes plus soft, mais au moins ça ressemblait à quelque chose.

J'entends au travers de la porte un rire gras, et une voix de basse. C'est fou comme les gens qui parlent fort développent un organe mélodieux. Je crois que c'est leur seule qualité. Dommage qu'ils s'en servent plus pour hurler des vulgarités que pour faire de l'art lyrique,

Ma main se rapproche de la porte. Au début, je voulais sonner, mais il n'a pas réparé sa sonnette, qui était déjà cassée il y a dix ans ; il va me falloir toquer. Mais quelque chose retient mon geste.

Quelque temps avant de le quitter parce qu'il ne faisait pas de passes au volley, j'avais dévoré un livre de vulgarisation, traitant des personnalités à problème. Au chapitre du psychopathe, il y avait un cas clinique, qui par un hasard extraordinaire portait le même prénom que lui ( et il n'en avait pas un de commun ). Effaré, j'avais lu la description caricaturale de la personnalité de Dadais ; le peu d'originalité et d'audace que je lui conférais entraient exactement dans le cadre d'une pathologie mentale.

En plus d'être con, il était dangereux.

Ma main hésite, se crispe. Je referme le poing. Je la remets dans ma poche. Le rire gras retentit à nouveau. Ai-je vraiment envie de le revoir ? Pourquoi suis-je ici, déjà ? Quelle cruelle nostalgie menteuse m'a planté devant cette porte sinistre ? Je n'ai pas envie de savoir ce qu'il est devenu, j'en suis déçu d'avance.

La tête pleine de souvenirs disparates, je fais demi-tour.

Qu'il aille se faire foutre.